

**ORIENTALISME ET CHAMP UNIVERSITAIRE FRANÇAIS**  
**AU XX<sup>E</sup> S.**  
***LES MILLE ET UNE NUITS***

Christiane Chaulet-Achour  
EA 1392-CRTF  
Université de Cergy-Pontoise

En 1908, à propos des *Mille et une nuits*, Gustave Lanson déclarait : « Sans que Galland pût le prévoir, ce fut un des ouvrages qui modifièrent le plus l'imagination littéraire ». <sup>1</sup> Par cette appréciation – malheureusement non développée –, il rejoignait de nombreux critiques littéraires français qui avaient observé cette fortune immédiate et à long terme des contes arabes en France et en Europe. Cette réception des contes arabes est française et européenne dans le sens où le traitement qui en est fait prend « le monde arabe » comme objet et non comme sujet <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Revue des cours et conférences*, XVII-2 (1908-1909), p. 72 - cité par Georges May dans *Les Mille et une nuits d'Antoine Galland*, PUF, 1986, p. 10-11. Tout ce chapitre fourmille de données sur la fortune des contes arabes dès leur parution et tout au long des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

<sup>2</sup> Même constat quand les *Nuits* seront inscrites dans le saint des saints : au programme de l'agrégation de Lettres Modernes, en littérature comparée, à la fin des années 80 : rien qui réfère à la langue arabe. Réciprocité ou dialogue qu'il aurait été possible de souligner dès Galland comme le montre parfaitement Aboubakr Chraïbi lorsqu'il souligne « cependant, en ce qui concerne la présentation des *Nuits* et du rôle de Galland, il y a un commentaire qui s'impose d'emblée, côté arabe, car il existe des informations nouvelles qui modifient quelque peu notre perception des *Nuits* avant Galland et qui pourraient même modifier la perspective d'ensemble, qui cesserait d'être strictement française, pour devenir plus partagée, plus cosmopolite ». A. Chraïbi montre que les contes n'étaient pas assoupis dans les pays arabes puisque plusieurs faits attestent de la vitalité de leur transmission. « A cela, on peut ajouter que Galland lui-même n'était pas un arabisant isolé à Paris, mais qu'il était entouré de plusieurs savants d'origine syrienne, de la ville d'Alep, et que c'est l'un d'eux qui lui a procuré plusieurs manuscrits des *Nuits* ». Pour plus d'informations, cf. p.126-127

Lorsqu'on établit aujourd'hui une bibliographie des traducteurs, commentateurs et même créateurs autour de ce recueil, on se rend compte de la place centrale – et dans des lieux « stratégiques » –, de noms « arabes » dans le champ universitaire et littéraire des *Mille et une nuits*. Y a-t-il, dans ce lieu-là, une modification des acteurs et des recherches ? La question nous a semblé suffisamment pertinente pour que nous en fassions l'objet de notre étude pour cette rencontre consacrée aux « Orientaux face aux "orientalismes" ». Car s'il y a bien une référence orientaliste majeure, c'est celle des *Mille et une nuits*. L'interrogation est d'autant plus intéressante que le dialogue auquel nous sommes également conviés avec E. Said semble tourner court puisque le comparatiste palestino-américain n'aborde jamais *Les Mille et une nuits*. Mettre en relation ces constats permet d'aboutir à quelques remarques intéressantes.

Cette contribution se propose d'interroger ce champ de recherche et de création autour d'une reconfiguration des échanges d'altérités. L'ouvrage de Thomas Brisson, *Les Intellectuels arabes en France - Migrations et échanges intellectuels*<sup>3</sup>, a conforté la démarche, même s'il ne dit rien des contes arabes. Le premier point mettra en lien les convergences des interrogations envisagées avec cet ouvrage et présentera le « corpus » constitué, celui de ces intellectuels arabes dans le champ des *Mille et une nuits*. Le second point reviendra à E. Said et le dernier point avancera quelques pistes des contours de ce « redimensionnement ».

---

des *Mille et une nuits et le récit oriental en Espagne et en Occident*, L'Harmattan, 2009, sous la direction de Aboubakr Chraïbi et Carmen Ramirez.

<sup>3</sup> La Dispute, 2008.

## Reconfiguration des échanges d'altérités

Thomas Brisson met en synergie deux éléments qui me sollicitent également : la présence et la reconnaissance d'intellectuels arabes (Machrek, Maghreb) à Paris et leur inscription dominante dans le domaine « orientaliste » puis dans celui des études arabes (essentiellement la culture arabe classique) dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Son ouvrage reconstruit les interrogations de ces migrants dans leur confrontation à l'autre monde:

Originaires du monde arabe, ils en possèdent la culture lettrée et la langue ; mais ils sont en même temps chercheurs ou universitaires intégrés dans les structures de savoir françaises et dans les rationalités scientifiques occidentales. Intellectuels de deux mondes, ils forment l'un des vecteurs de communication entre savoirs européens et arabes, permettant de saisir comment ces savoirs dialoguent, s'opposent et se mélangent.<sup>5</sup>

Thomas Brisson se focalise sur la notion de « lignes de partage » dans les deux sens du terme : séparer et/ou dialoguer. Tous les membres du groupe constitué comme sujet de recherche travaillent sur « le monde arabe ». C'est donc un groupe particulièrement intéressant à étudier car ces intellectuels ont été confrontés à un domaine dont ils étaient exclus : « Bien que portant sur le monde arabe, l'orientalisme est resté l'apanage exclusif de savants occidentaux jusqu'aux années 1950. »<sup>6</sup> Ainsi ils vont pénétrer dans le savoir de l'orientalisme qui a « pour objet le monde et la culture dont ils sont originaires. »<sup>7</sup>

Thomas Brisson pose alors une question qui rencontrait totalement celle que je me posais pour *Les Mille*

---

<sup>4</sup> Ils sont arrivés à Paris, dit-il, entre 1955 et la fin des années 1970.

<sup>5</sup> Thomas Brisson, *Les Intellectuels arabes en France*, op. cit., p. 8.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.10. Il s'appuie sur une étude en arabe d'Abd-el-Rahman Badawi, publiée à Beyrouth en 1989.

<sup>7</sup> *Ibid.*

*et une nuits* : « Lorsque, enfin, les intellectuels arabes se glissent dans un discours deux fois centenaire auxquels ils n'ont quasiment jamais été associés, dans quelle mesure et par quels cheminements en modifient-ils le point de vue et les présupposés ? »<sup>8</sup> Il donne aussi une précision que je fais mienne pour l'usage du qualifiant « arabe » : « un ensemble de déterminations partagées par des intellectuels (telles qu'un rapport à une langue et une culture savante communes) » et « une position donnée dans un certain nombre de rapports historiques et scientifiques »<sup>9</sup>. Ces intellectuels mettent fin à une exclusivité sans la reproduire. Je signalerai simplement que cet ouvrage propose une étude « de migrations intellectuelles » et non de migrations économiques et qu'il note une inversion de la dominante, à partir des années 1960, du Machrek au Maghreb, ce qui est particulièrement vrai pour notre objet d'étude<sup>10</sup>. L'étude qu'il propose des paliers progressifs qui font de ces intellectuels des partenaires scientifiques est éclairante ; de même que les remarques qui soulignent que ce sont des bilingues dont la maîtrise du français précède leur arrivée en France et qu'ils ont maintenu un rapport constant à l'arabe, en étant plus attachés « à la culture arabe classique »<sup>11</sup>.

Depuis Antoine Galland qui, comme on le dit couramment, a offert par sa traduction *Les Nuits au monde*,<sup>12</sup> d'autres intellectuels ont suivi ce geste de transmission en langue française au XX<sup>e</sup> siècle, pour apporter leur contribution à la connaissance de ce trésor de l'humanité.

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 12. Il a interrogé aussi comment ils ont transformé des « déterminations biographiques en logiques scientifiques », *Ibid.*, p. 14.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 36, 37.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 42, 43, p. 57.

<sup>12</sup> Cf notre note 2 : affirmation à revoir 

Précédant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle mais ouvrant le siècle, la traduction de Joseph-Charles Mardrus enflamma les imaginations et provoqua l'enthousiasme de ses contemporains comme Gide, par exemple.<sup>13</sup> J.-C. Mardrus, qui est né au Caire en 1868 et qui est mort à Paris en 1949, était médecin, poète et traducteur. « Musulman de naissance et Parisien par accident », ainsi qu'il se définissait lui-même bien qu'Égyptien et catholique, Mardrus fut un grand voyageur, avec sa première épouse, la poétesse Lucie Delarue-Mardrus. Il fut de ceux qui insufflèrent au monde parisien un engouement pour l'orientalisme, tout comme son ami Paul Poiret avec qui il créa la « Mille et deuxième Nuit ». Il traduisit, de 1898 à 1904, une nouvelle version des contes des *Mille et une Nuits*, en seize volumes et cent seize contes, encouragé, semble-t-il par Stéphane Mallarmé, avec une tonalité plus érotique, affirmant offrir un texte non expurgé, contrairement à Antoine Galland. On sait qu'il a travaillé à partir de corpus écrits variés, pas nécessairement attestés comme parties des *Nuits* et sans manuscrit inédit comme il le prétendit. Quoi qu'il en soit, il enchantait le Paris des premières années du XX<sup>e</sup> siècle, la moindre de ses influences étant celle qu'il exerça sur Marcel Proust pour l'écriture d'*À la Recherche du temps perdu*. Il usa d'une onomastique qui fait sourire aujourd'hui et fut illustré par de nombreux artistes dont le plus célèbre est Léon Carré. Sa traduction redonna une vigueur extraordinaire à « l'orientalisme », à travers décors de théâtre, ballets, marionnettes, costumes et peinture.

La seconde moitié du siècle est beaucoup plus riche et moins « orientaliste »<sup>14</sup> que ce premier exemple fort étudié.<sup>15</sup>

---

<sup>13</sup> *Le Livre des Mille et une nuits*, traduction de Joseph-Charles Mardrus, Fasquelle, 16 vol. 1900-1904, rééd. Bouquins, R. Laffont, 1980, 2 Tomes.

<sup>14</sup> Il faut opter pour une définition d'orientalisme (nous y revenons dans le troisième point de notre contribution) moins ouverte – pour ne pas dire plus –, que celle des auteurs du *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, François Pouillon (éd.), Karthala, 2008. Dans « L'Avant-

René R. Khawam, né à Alep (Syrie) en 1917 dans une famille chrétienne, a émigré en France au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Mort en mars 2004, il fut un des grands lettrés des Lettres Arabes classiques en France,

---

propos », l'analyse précise des parties rédigées par Lucette Valensi et François Pouillon montre que leur principal adversaire est Edward Said, le dictionnaire apparaissant, sans doute à tort étant donné l'ampleur du travail, comme une « réparation » ou une « rectification » des méfaits du « brûlot » de ce chercheur... p. XVII et XVIII : « L'orientalisme ne pouvait donc se concevoir que dans une définition large. Il incluait tous ceux qui, au cours des siècles, et quelles que fussent leurs motivations, s'étaient attachés à étudier, décrire, illustrer, faire connaître la mosaïque des formations historiques, des langues et des cultures découvertes, pour les uns, dans le silence des bibliothèques, pour les autres, à l'issue de voyages et d'investigations archéologiques hors de l'espace des civilisations classiques. [...] Contrairement à l'aphorisme placé en exergue du livre de Said, l'Orient n'était pas une carrière. Si les orientalistes furent les éclaireurs des armées de conquête coloniale, ils formaient un corps bigarré. »

Cette béance de la définition conduit à négliger un René Khawam, par exemple, qui ne bénéficie pas d'entrée et à inclure Albert Camus, Kateb Yacine et Tahar Dajout, entre autres. L'arc qui va du Maroc à la Chine permet aussi d'exclure, sans justification, toutes les représentations de l'Orient dans la tradition arabo-andalouse en France et prive d'entrées sur Madame de La Fayette ou Louis Aragon. Le critère du décès pour figurer dans le dictionnaire, et pour le sujet qui nous retient, conduit à inclure Jamel Eddine Bencheikh mais à exclure André Miquel. Bien entendu, il n'est pas question de rencontrer les autres chercheurs arabes dont nous allons parler, trop vivants. Un silence aussi sur Mohamed Abd El Halim, auteur d'une biographie d'Antoine Galland (Nizet, 164) à laquelle tout le monde fait référence et qui, selon les critères très larges, aurait dû y figurer.

Il semble que le mot « orientalisme », daté historiquement, ne peut plus être réutilisé aussi facilement. Comme le note Fatou Sow pour d'autres notions et concepts : « malgré les efforts de décolonisation et de déconstruction des savoirs et des idéologies, les terminologies demeurent têtues », « Langue, identités et enjeux de la recherche féministe francophone », dans *La Recherche féministe francophone*, Karthala, 2009, p. 20.

<sup>15</sup> Cf. entre autres, Margaret Sironval, « Le flambeau des *Mille et une nuits* de Galland à Mardrus » dans *Les Mille et une nuits en partage*, A. Chraïbi (dir.), Sindbad/Actes Sud, 2004, p. 313- 328.

connu pour sa traduction des *Mille et une nuits*. Les éditions Phébus ont publié une vingtaine de ses traductions. Jean-Pierre Sicre, à propos de ces éditions, a déclaré : « Il [Khawam] symbolise tout un mouvement de remise au jour de grands textes de la littérature arabe classique, qu'il a toujours veillé à traduire loin de toute censure, en se fondant exclusivement sur le texte des manuscrits authentiques ». Ayant travaillé pendant plus de trente-cinq ans aux *Mille et une nuits*, Khawam a aussi traduit d'autres textes arabes : « Ce chrétien traducteur du Coran, qui œuvra toute sa vie au rapprochement des trois religions du Livre, tenait à donner du génie arabe une image aussi ouverte que possible. » Il a reçu en 1996 le Grand Prix National des Lettres pour l'ensemble de son œuvre.<sup>16</sup>

Jamel-Eddine Bencheikh est né le 27 février 1930 à Casablanca, dans une famille algérienne de magistrats, originaires de Tlemcen où il se rend en famille régulièrement. De 1951 à 1953, à Alger pour des études d'arabe et de droit, il lie amitié avec le poète Jean-Claude Xuereb. Puis à Rennes et à Paris, de 1956 à 1962, il poursuit des études d'arabe, enseigne et passe l'agrégation. En 1962, il regagne l'Algérie indépendante où il est assistant puis Maître de conférences de littérature arabe médiévale à la Faculté des Lettres d'Alger. Marginalisé par ses collègues arabisants, il crée, à la demande du Doyen, Saâdeddine Bencheneb, la section de Littérature Comparée ainsi que *Les Cahiers Algériens de Littérature Comparée* qu'il dirige (1965-1968). Il enseigne, en particulier, *Le Fou d'Elsa* d'Aragon et également « La poésie algérienne de combat », cours qui sera suivi d'une publication, en collaboration avec Jacqueline Lévi Valensi, anthologie critique qui reste une des références majeures de la poésie de cette période. Durant ces années également, il tient des chroniques

---

<sup>16</sup> *Les Mille et une nuits*, traduction de René Khawam, A. Michel, 4 vol., 1965-1967.

littéraires et politiques, dans différents hebdomadaires tels que *Révolution Africaine*, *Jeune Afrique* et *Afrique Asie*. Il quitte ensuite l'Algérie et sera chargé de recherches au C.N.R.S. de 1969 à 1972 puis professeur à Paris VIII, enfin à l'Université de Paris IV-Sorbonne jusqu'en juin 1997. Il revient à Alger, en mars 1992 à l'invitation du Centre Culturel Français où il donne deux conférences. Invité par Djilali Liabès en mai 1993, il ne pourra venir à la suite de l'assassinat de celui-ci. Il n'en a pas moins accompagné de ses prises de position (différents essais et interviews dans la presse à Alger et à Paris ; interventions publiques) et de ses textes (participation à des ouvrages collectifs sur l'Algérie, *Les Temps Modernes*, la revue *Sud*, un ouvrage édité à Rabat) la période tragique que traverse l'Algérie à partir de 1993.

On connaît par ailleurs ses travaux de critique et d'érudition dans le domaine de la littérature arabe médiévale et ses traductions, en particulier la traduction, avec André Miquel, des *Mille et Une Nuits*<sup>17</sup> et ses essais, l'un en collaboration avec A. Miquel et C. Brémond, *Les Mille et un contes de la nuit*<sup>18</sup> et l'autre, seul, *Les Mille et une Nuits ou la parole prisonnière*<sup>19</sup>. Parallèlement à cette œuvre d'érudition et de transmission, en français, de la culture arabo-musulmane, J.-E. Bencheikh est écrivain. Il a publié

---

<sup>17</sup> Quatre tomes, Gallimard en folio de 1991 à 2001. L'édition de la Pléiade (3 Tomes en 2005 et 2006). En mars 2005, *Les Vingt et une nuits*, littérature jeunesse, Gallimard, « coll. Hors série Giboulées », illustration d'Emmanuel Pierre. Il faut indiquer sa traduction à l'Imprimerie nationale en 1988, *Le Voyage nocturne de Mahomet (Mi'râdj)* suivie d'une étude, « L'Aventure de la parole, Introduction à l'étude des récits apocalyptiques arabes ». Il est aussi co-auteur avec André Miquel d'un échange, *D'Arabie et d'islam*, éd. O. Jacob, 1992. Pour plus d'informations, voir Christiane Chaulet-Achour, *Jamel Eddine Bencheikh – Polygraphies*, Blida (Algérie), éd. du Tell, collection « Auteurs d'hier et d'aujourd'hui », 2006.

<sup>18</sup> Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1991.

<sup>19</sup> Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1988.



plusieurs recueils de poèmes et un roman où la présence de son autre culture est visible et passionnante à étudier.

Outre ces deux arabisants français, l'un recensé dans le *Dictionnaire des Orientalistes de langue française* et l'autre pas, des chercheurs et critiques plus jeunes poursuivent dans l'étude des contes arabes, participant à ce que je nomme le redimensionnement du domaine. Le plus connu ces toutes dernières années ne réside pas en France mais dans son pays le Maroc, tout en faisant de fréquents séjours en dehors du pays. Il s'agit d'Abdelfattah Kilito dont les essais et fictions dessinent une parole singulière sur *Les Mille et une nuits*<sup>20</sup>. Né en 1945 à Rabat, il est enseignant à la faculté des Lettres à l'Université Mohammed V. Spécialiste des littératures arabes anciennes, fin connaisseur des *Séances*, de la prose arabe dont il a renouvelé la lecture avec subtilité. Il a enseigné aussi à Paris, Princeton et Harvard. Il a reçu en 1989 le grand prix du Maroc, le prix Grand Atlas Maroc en 1996 et le prix du Rayonnement de la langue française attribué par l'Académie française, ainsi que le prix Sultan Bin Ali al-Oweis, le 10 décembre 2007.

Enfin plus récemment, Aboubakr Chraïbi, linguiste, spécialiste de la littérature arabe ancienne, est né au Maroc en 1962. Il fait des études d'arabe et soutient son doctorat en 1993 à l'EHESS, sous la direction de Claude Brémont. Il est actuellement **Maître de conférences HD** à l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO, Paris). Il a collaboré, avec Jean-Paul Sermain, à la réédition du texte de Galland dans la collection Garnier-Flammarion<sup>21</sup>. Il est auteur d'ouvrages et articles<sup>22</sup> et a

---

<sup>20</sup> - *Les Séances*, Sindbad, 1983 ; *L'Auteur et ses doubles*, Seuil, 1985; *L'Oeil et l'Aiguille*, La Découverte, 1992 ; *Tu ne parleras pas ma langue*, Sindbad, 2008 et *Constantine*, Média-Plus, 2008, notre édition de référence ; *Les Arabes et l'art du récit*, Sindbad, 2009 ; *Dites-moi le songe*, Sindbad, 2010.

<sup>21</sup> *Les Mille et une nuits, contes arabes*, traduit par Antoine Galland (fin XVII<sup>e</sup> début XVIII<sup>e</sup>s.), présentation par Jean-Paul Sermain et Aboubakr Chraïbi, Garnier-Flammarion, 2004, 3 volumes.

dirigé ou co-dirigé plusieurs collectifs<sup>23</sup>. Il est à la tête d'un projet ambitieux sur *Les Mille et une nuits* pour parvenir à mettre en synergie l'étude sur les manuscrits et les textes avec de nombreux arabisants de différents pays et les études de réception dans le plus grand nombre de pays possibles.

En poursuivant la recherche, notre ambition sera aussi d'inclure des conteurs-créateurs comme Rabah Belamri et Nacer Khemir ; des poètes ou romanciers comme Nissaboury, Boudjedra, Laâbi...<sup>24</sup>

Pour l'instant, nous nous proposons de partir des travaux des cinq intellectuels précédemment présentés pour interroger, dans cette seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, leur travail de traduction et de commentaire, le potentiel scientifique et littéraire qu'ils ont investi et investissent dans cet espace infini. Produisent-ils de la science pour elle-même, pour un savoir plus « sérieux » sur les contes arabes ou ont-ils aussi une perspective de redynamisation d'un héritage figé auquel ils veulent donner, par « l'authenticité » de leur recherche, une nouvelle histoire et donc une autre connivence avec les créateurs du monde ? Quel avenir pour ces *Mille et une nuits* autrement outillées ?

---

<sup>22</sup> *Les Mille et une Nuits : histoire du texte et classification des contes*, L'Harmattan, 2008, ainsi que de nombreux articles sur les *Mille et une nuits*, la littérature arabe médiévale et la théorie littéraire.

<sup>23</sup> *Classer les récits, Théories et pratiques*, L'Harmattan, 2007, *les Mille et une nuits en partage*, Sindbad - Actes Sud, 2004, *Mille et un contes, récits et légendes arabes* de René Basset, Corti, 2005, *Les Mille et une nuits et le récit oriental en Espagne et en Occident*, *op. cit.*

<sup>24</sup> Plusieurs études ont été déjà publiées ou sont en cours sur ces réécritures. Voir aussi, « Maghreb - Littératures », *Encyclopaedia Universalis*, 1994, p.978. Dans cet article, j'ai esquissé les grandes lignes au Maghreb « de ce désir de partage et de dialogue avec un pan de mémoire prestigieux et actif », le recueil des *Nuits*.

## Retour à E. Said

Lire *L'Orientalisme* d'E. Said<sup>25</sup> en cherchant *Les Mille et une nuits* est une entreprise déceptive car de *Mille et une nuits*, point. Une simple allusion – et encore est-elle très générale –, lorsqu'il évoque les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle qui se sont passionnés pour l'Orient. À côté, écrit-il d'« une bonne somme de savoir exact et positif sur l'Orient, il y a eu une espèce de savoir de deuxième ordre – dissimulé dans des lieux tel que le conte "oriental", la mythologie du mystérieux Orient [...] – ayant sa vie propre, ce que V.G. Kiernan a justement appelé "le rêve éveillé collectif de l'Europe à propos de l'Orient". »<sup>26</sup> Un peu plus loin, il note : « dans les profondeurs de cette scène orientale se tient un prodigieux répertoire culturel dont les pièces individuelles évoquent un monde d'une richesse fabuleuse ». Suit une longue énumération, du Sphinx à Cervantès, mais toujours pas de citations des *Nuits*<sup>27</sup>. Nous savons que les contes arabes, dans leur fortune tout au long des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, ont engrangé une somme impressionnante de clichés « orientaux » revus et corrigés par les lectures occidentales. Cette saturation extrême peut expliquer, en partie, le silence d'E. Said. N'est-ce pas ce trop plein de poncifs sur l'Orient qui lui a fait maintenir une distance totale vis-à-vis de cette somme « orientale » ? Pourtant, l'influence des *Nuits* est en parfaite concordance avec la définition qu'il donne de l'orientalisme, en touches successives et cohérentes, dont je ne rappellerai que quelques énoncés :

---

<sup>25</sup> Edward Said, *L'Orientalisme – L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, 1980, 392 p., traduit de l'américain par Catherine Malamoud, préfacé par Tzvetan Todorov. Titre original, *Orientalism*, 1978.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 69. Mais déjà p. 37 quand il parle des textes de référence pour tous ceux qui écrivent sur l'Orient et qu'il cite l'ouvrage de Lane sur les mœurs et coutumes des Égyptiens modernes, lu par Nerval, Flaubert ou Richard Burton, il ne fait pas allusion aux *Nuits*.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 80.

J'appellerai *orientalisme* [...] une manière de s'arranger avec l'Orient fondée sur la place particulière que celui-ci tient dans l'expérience de l'Europe occidentale. L'Orient n'est pas seulement le voisin immédiat de l'Europe, il est aussi la région où l'Europe a créé les plus vastes, les plus riches et les plus anciennes de ses colonies, la source de ses civilisations et de ses langues, il est son rival culturel et il lui fournit l'une des images de l'Autre qui s'impriment le plus profondément en lui [...] L'Orient est partie intégrante de la civilisation et de la culture matérielles de l'Europe. L'orientalisme exprime et représente cette partie, culturellement et même idéologiquement, sous forme d'un mode de discours.<sup>28</sup>

Néanmoins, si l'on ne trouve pas de notations sur les *Nuits*, on en trouve sur Galland, pour un autre de ses textes, la préface qu'il écrivit à la *Bibliothèque orientale* de Barthélémy d'Herbelot en 1697. Et, à ce propos, Said note :

Galland, qui a été le premier traducteur européen des *Mille et une nuits* et un arabisant remarquable, a opposé l'œuvre de d'Herbelot à toutes celles qui l'ont précédée en notant la prodigieuse envergure de cette entreprise.<sup>29</sup>

En choisissant l'analyse de cette préface, Said sait qu'il réfère à un texte clef et à un commentaire qui ne l'est pas moins :

Avec des entreprises telles que celle de d'Herbelot, l'Europe a découvert qu'elle était capable d'embrasser l'Orient de l'orientaliser. On rencontre çà et là un certain sens de supériorité dans ce que Galland avait à dire sur sa *Materia orientalis*, à lui et à d'Herbelot. [...] Quand Galland dit de d'Herbelot qu'il a répondu à ce qu'on attendait, je pense qu'il voulait dire que la *Bibliothèque* n'essayait pas de

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 13-14.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 81.

modifier les idées reçues sur l'Orient [...] *La Bibliothèque orientale* n'a fait que représenter plus totalement et plus clairement l'Orient [...] un panorama rationnel de l'Orient, de A à Z.<sup>30</sup>

Et c'est à ce propos que Said développe une idée qui revient sous différentes formes tout au long de son ouvrage. L'orientalisme « discipline qui représente le savoir institutionnalisé que l'Occident a de l'Orient » a une triple action : sur l'Orient, sur l'orientalisme et sur le « consommateur » occidental<sup>31</sup>. Comment alors se positionner pour un « Oriental » face à cet héritage, face aux « enfants textuels »<sup>32</sup> que produit l'orientalisme ? Que faire d'une tradition aussi anciennement et solidement ancrée ?

Car, prévenait l'introduction, « l'orientalisme n'est pas une création en l'air de l'Europe, mais un corps de doctrines et de pratiques dans lesquelles s'est fait un investissement considérable pendant de nombreuses générations. »<sup>33</sup> Et il poursuit :

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 82. Cf. les excellentes notices dans le *Dictionnaire des orientalistes* de Sylvette Larzul sur Galland et d'Herbelot et pour ce dernier, elle rappelle ce que dit Said de la « somme » que cela représentait pour l'époque. Margaret Sironval rappelle l'appréciation de C. Perrault : « ce livre est une espèce de nouveau monde [...] un nouveau ciel, une nouvelle terre » ; et poursuit : « A cette époque, l'orientalisme a des ambitions généreuses, il s'agit de montrer que l'Orient est une partie méconnue de l'Occident. Comme Rome ou la Grèce, pour les érudits, l'Orient est vénérable et vénéré. Mais cette image positive sera éphémère et ne constituera pas le modèle définitif de la connaissance de l'Orient », *Album Mille et une nuits*, iconographie choisie et commentée par M. Sironval, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade, 2005, p. 25-26.


<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>32</sup> Expression utilisée à la p. 106.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 19.

Toute ma thèse consiste à dire que nous comprendrons mieux la persistance et la longévité de systèmes hégémoniques saturants tels que la culture si nous reconnaissons que leurs contraintes internes sur les écrivains et les penseurs sont *productives* et non unilatéralement inhibitrices [...] C'est pour cela que j'étudie l'orientalisme comme un échange dynamique entre les auteurs individuels et les vastes entreprises politiques formées par les trois grands empires - le britannique, le français, l'américain - sur le territoire intellectuel et imaginaire desquels les écrits ont été produits.<sup>34</sup>


Et il souhaite que son étude soit une étape pour les lecteurs « de ce qu'on appelle le tiers monde » de la compréhension « de la force du discours culturel occidental » dans « le monde des nations »<sup>35</sup>.

Il signale d'ailleurs la concordance de son point de vue avec celui de  nouar Abdel Malek qui, dès 1963, a revendiqué une parole propre des Arabes sur leur propre culture, dans son article marquant, « L'Orientalisme en crise », de la revue *Diogène*<sup>36</sup>. Sans entrer plus avant, il nous semble que c'est cette remise en cause de l'orientalisme traditionnel et la recherche d'une innovation qui marquent ce redimensionnement dont je parlais et que ces deux penseurs participent à une remise en cause que les intellectuels de notre corpus, autour des *Nuits*, exercent efficacement, eux aussi, à leur manière. C'est ainsi, me semble-t-il, qu'on peut parler de « dialogue » avec E. Saïd et A. Abdel Malek.

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>36</sup> Thomas Brisson, *Les Intellectuels arabes en France*, *op. cit.*, consacre à Abdel Malek toute une analyse aux p. 74 et sq. faisant quelques allusions à Saïd pour conclure sur une phrase-couperet. Ils ont tous deux « une vision rigide et déterministe de la réalité sociale », p. 94. Cf. E. Saïd, *L'Orientalisme*, *op. cit.*, p. 117-118  d'autres pages encore.

On pourrait aussi inclure E. Saïd dans la continuité de ses recherches et considérer les « dialogues » divers, incessants et relevant d'une gamme d'appréciations ouvertes autour des *Mille et une nuits*, entre Occidentaux et Orientaux, comme un des domaines de ce qu'il nomme, dans *Culture et Impérialisme*, « expérience superposée » :

Ignorer ou négliger l'expérience superposée des Orientaux et des Occidentaux, l'interdépendance des terrains culturels où colonisateurs et colonisés ont coexisté et se sont affrontés avec des projections autant qu'avec des géographies, histoires et narrations rivales, c'est manquer l'essentiel de ce qui se passe dans le monde depuis un siècle.<sup>37</sup>

### **Dépasser « la mythologie flottante sur l'Orient » Textes, traductions, réception, transmission**

Dans l'ensemble des travaux considérés, à propos de mon corpus, se dégagent des convergences et beaucoup de questions.

La première convergence est « la mesure-Galland » : ces intellectuels n'arrivent pas sur un terrain vierge, ni un terrain totalement miné qu'il faudrait faire exploser. Ils ont de la considération pour une grande partie du travail accumulé par les orientalistes et ils entendent le prendre en considération de façon critique, au bon sens du terme. Ils ont en particulier, à se mesurer à une traduction qui fait autorité dans le monde, celle de Galland. Et donc, ils vont redimensionner leurs propres propositions par rapport à cette traduction. On sait déjà que Mardrus a pris ses distances très ouvertement. Différemment, René Khawam fait de même ; ils se prévalent tous d'une maîtrise et

---

<sup>37</sup> *Culture et impérialisme*, Fayard/Le Monde diplomatique, 2000, traduction française de Paul Chemla, p. 23.

connaissance de la langue arabe, profonde et intime de par leur origine. Néanmoins, Bencheikh ne récuse pas le travail pionnier de Galland<sup>38</sup> et A. Chraïbi assure une partie de la préface de la réédition de Galland, en 2004, chez Garnier-Flammarion. On a l'impression qu'une fois la dette reconnue, du moins pour ces intellectuels qui travaillent dans l'échange arabe-français, on peut poursuivre le travail. Il est à noter leur insistance sur une relation intime et/ou familiale aux *Nuits* qui passe souvent par une enfance baignée dans la magie des contes.

La seconde convergence, en particulier pour Khawam, Bencheikh, Kilito et Chraïbi, est la volonté partagée de faire connaître et transmettre la culture arabomusulmane dans son ampleur et son authenticité face aux réductions stéréotypées dont elle a été l'objet, en particulier à travers *Les Mille et une nuits*. Jamel Eddine Bencheikh, évoquant le travail qu'il a fait avec le tunisien Nacer Khemir, souligne leur conviction commune « du double attentat » accompli contre la culture arabe : « les Européens l'ignorent et s'en font une représentation au mieux exotique, le plus souvent hostile. Les Arabes l'ignorent aussi, la négligent ou la réduisent ». <sup>39</sup> Et il ajoute que les films de Khemir sont résolument à contre-courant de « la vision orientalo-niaise ». Thomas Brisson insiste sur le fait que le travail scientifique de Bencheikh « s'inscrit dans le courant de rénovation de l'orientalisme classique qui a marqué les études arabes françaises à partir des années 1960 et 1970. » Plus loin, dans sa notice biographique, il parle de véritable rupture grâce au travail sur la littérarité des textes rompant avec la tradition philologique classique et « par la recherche d'indices psychologiques, sociaux ou

---

<sup>38</sup> Cf. son entrée sur *Les Mille et une nuits* dans l'édition de 1984 de l'*Encyclopaedia Universalis*.

<sup>39</sup> Voir *Das Verloren Halsband des Taube*, Présentation de Nacer KHEMIR, éd. Verlag, 1991, au 6<sup>ème</sup> festival de films de Fribourg.



historiques traversant ces mêmes textes, permettant d'en mettre en lumière des niveaux de sens et des aspects auparavant inaperçus. » Et il insiste sur son apport essentiel à une lecture nouvelle des *Nuits*.<sup>40</sup>

La série de questions qui se pose à ces intellectuels arabes peut être listée de façon un peu péremptoire mais on comprendra que ce sont des entrées d'un chantier en cours d'approfondissement :

- Tous posent la question de l'appartenance des *Nuits* à la culture savante et/ou populaire. Ils veulent œuvrer à une meilleure maîtrise des textes à partir des manuscrits et de leurs comparaisons. Ils incluent *Les Nuits* dans l'ensemble hiérarchisé au sein de la culture arabe, comme dans toute culture, des produits des imaginaires littéraires.

- Ils posent aussi la question de l'appartenance des *Nuits* au patrimoine occidental et/ou oriental. Celui qui le fait avec le plus de provocation est sans doute A. Kilito<sup>41</sup> sans qu'on puisse assurer, à l'étape actuelle des recherches, que sa position soit partagée par les autres. Pourquoi ces écrivains, arabes d'origine, traduisent-ils *Les Mille et une nuits*, en France ? Abdelfattah Kilito rappelle, dans *Les Arabes et l'art du récit*, que : « la traduction est souvent présentée comme un acte d'amour, un signe d'ouverture, de tolérance, et c'est avec tendresse et nostalgie qu'on évoque des époques où elle fut florissante, Bagdad aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècle, Tolède au XII<sup>e</sup> siècle ». Plus loin se référant à la formule de Georges Steiner, « une traduction est une conquête » citant lui-même Nietzsche, il poursuit : « Traduire, c'est envahir un territoire étranger, en chasser les habitants ou les soumettre, s'approprier leurs biens et leurs trésors. Quand on ne peut pas venir à bout de leur

---

<sup>40</sup> Notice dans le *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, *op. cit.*, p. 78.

<sup>41</sup> Sur cet écrivain, voir Mirella Cassarino, « *Les Mille et une nuits* dans les écrits d'Abdelfattah Kilito », dans *Les Mille et une nuits en partage*, A. Chraïbi (dir.), Actes Sud/Sindbad, 2004, p. 365-384.

résistance, on se contente d'incursions rapides ou de l'envoi d'un espion déguisé en savant qui ramène des copies de leur production intellectuelle. »<sup>42</sup> S'interrogeant sur le désir de traduire ou son contraire, le refus, A. Kilito note que, dans ce dernier cas, un traducteur, ou un groupe, instaure une rupture brutale avec autrui. Et ces réflexions sur la traduction et sur l'art du récit que les Occidentaux attribuent aux Arabes, il les applique, entre autres, aux *Mille et une nuits*. Pourquoi s'est-il intéressé à ce texte, pourquoi l'a-t-il lu et relu ? Il découvre alors que les médiateurs de ces relectures ne sont pas arabes mais français. Ce sont les écrivains de *Zadig*, *Jacques le fataliste*, *Le Sopha*, *À la Recherche du temps perdu* ; ainsi que, durant les années 60, l'explosion des analyses textuelles où le corpus des contes<sup>43</sup> s'empare du corpus des *Mille et une nuits*<sup>44</sup>. L'autre pan de sa culture, la partie arabe, n'est pas pour grand-chose dans cet intérêt. S'interrogeant donc sur cette fascination de l'Europe pour ce qu'elle considère comme le monument de la culture arabe, Kilito prend conscience qu'il s'insère en réalité « dans une tradition européenne qui avait commencé avec Galland ; autrement dit, [il s'est] placé en dehors de la littérature arabe. » Et poussant plus loin ce qui apparaît comme un paradoxe, il pose une question subversive : « D'ailleurs, *Les Nuits* font-elles partie de cette littérature ? Il me semble qu'elle peut s'en passer, et en réalité elle s'en est bien passée. »<sup>45</sup>

Kilito note que les Histoires de la littérature arabe ne retiennent pas *Les Nuits* et lorsqu'on les cite, c'est sous la



---

<sup>42</sup> Abdelfattah Kilito, *Les Arabes et l'art du récit – Une étrange familiarité*, Actes Sud/Sindbad, coll. « La Bibliothèque arabe », 2009, p. 39.

<sup>43</sup> La fameuse *Morphologie du conte* de Vladimir Propp, sur des contes russes.

<sup>44</sup> Entre autres, Claude Bremond, Jamel Eddine Bencheikh.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 129 à 135, « *Les Nuits*, un livre ennuyeux ? », p. 131. Texte repris du collectif *Les Mille et une nuits en partage*, Actes Sud/Sindbad, *op.cit.*

forme d'une simple mention. Et il conclut : « Il va sans dire qu'il ne fait pas partie du canon des œuvres classiques.  Page ? Aussi, le changement d'attitude vis-à-vis des *Nuits* date d'un peu plus d'un siècle mais sans qu'il y ait véritablement désignation d'un modèle qui provoquerait renouvellement des formes littéraires : « Grâce aux Européens, les Arabes se sont un beau jour brusquement aperçus qu'ils possédaient un trésor dont ils ignoraient la valeur. »<sup>46</sup> Néanmoins, la force des *Nuits* ne s'est pas encore fortement exercée sur les auteurs arabes. On ne trouve pas encore, écrit-il, « cette familiarité complice avec *Les Nuits* que l'on observe chez Proust ou Borges, et force est de dire que ce livre a eu un impact bien plus grand en Europe que dans le monde arabe. Pourtant il est (ou devrait être) l'une des principales fiertés des Arabes. 

Page ?

L'analyse de Kilito, même si elle n'emporte pas totalement notre conviction, en particulier sur l'absence de proximité des écrivains et créateurs arabes avec *Les Mille et une nuits*, suggère quelques réponses utiles pour la suite de notre réflexion. Ces nouveaux traducteurs et commentateurs des *Nuits* répondent à une double exigence : la plus apparente se traduit par ce geste à la fois pédagogique et érudit : s'attaquer, dans le pays où ils travaillent, à une œuvre reconnue et labélisée en quelque sorte et la ré-offrir à partir de leur avancée scientifique moderne.<sup>47</sup> La plus profonde, me semble-t-il, est celle d'un geste identificatoire à une œuvre qui, comme eux, a franchi la frontière du Sud vers le Nord, en y laissant quelques plumes qu'on essaie de récupérer et résider dans l'espace de l'Autre, en y apportant ses propres richesses.

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>47</sup> Car le sérieux scientifique d'A. Galland, arabisant du XVII<sup>e</sup>s. n'est pas remis en cause. Cf. l'entrée que lui a consacrée J.-E. Bencheikh dans *l'Encyclopaedia Universalis*, et la préface « À la mémoire d'Antoine Galland », Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome 1, 2005.



L'autre pointant le cœur même de la démarche :

« Tel le dernier héros épique  
Il défendait le droit de Troie  
À sa part de récit. »<sup>51</sup>

---

<sup>51</sup> M. Darwich, « Contrepoint » dans *Comme des fleurs d'amandier ou plus loin*, Arles, Actes Sud, 2007. Traduit par Elias Sanbar.